L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 13 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 13 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'Association Nationale des Planteurs Cotonniers.

Il est impossible de n'être pas frappé de la portée de l'acte que vient d'accomplir la Convention des Planteurs Cotonniers, réunis à Jackson, Mississipi. Elle a adopté un plan excellent pour l'organisation d'une association nationale des producteurs de coton.

Ce plan, nous devons le dire tout de suite, a été tracé et proposé par les facteurs de coton de la Nouvelle-Orléans. Mais ce n'est certes pas pour cette saison que nous l'approuvons chaleureusement, c'est plutôt parce qu'il est bien conçu, qu'il prévoit habilement et écarte soigneusement les dangers que peut courir une association de cette importance et de cette vastitude.

Il est nettement stipulé que personne ne peut en faire partie, s'il n'est pas un véritable producteur de coton, ou s'il n'a pas des intérêts directs et sérieux dans cette industrie. Il fallait, tout d'abord, se précautionner contre l'intrusion des politiciens qui s'insinuent partout, pour tout gâter, pour tout détourner du but que l'on poursuit. C'est ce que la Convention a fait bien vite, avec autant d'habileté que de prudence.

L'association nationale est dirigée par un comité exécutif dont chaque membre devra représenter au moins une production de 200,000 balles de coton, conformément aux chiffres fournis par le recensement de 1890. Pour éviter, du reste, toute discussion, toute réclamation, les chiffres sont fixés ainsi qu'il suit : 3 pour la Caroline du Nord, 4 pour la Caroline du Sud, 6 pour la Georgie, 4 pour l'Alabama, 6 pour le Mississipi, 2 pour le Tennessee, 4 pour l'Arkansas, 3 pour la Louisiane, 10 pour le Texas, 1 pour le Territoire Indien ; en tout 44 membres.

Au-dessous de l'Association nationale, il y a les associations d'Etats et de comtés qui ont leur action et leur convention particulières ; le tout dirigé par un comité d'Etat ou de comté représentant une production d'au moins 1,000 balles.

Le but principal de la nouvelle association est de réduire d'au moins vingt cinq pour cent la superficie des cultures du coton. En y entrant, on s'engage d'honneur à se conformer à cette règle à laquelle aucun planteur ne peut se soustraire ; de telle sorte que, désormais, la production sera réglée de façon à éviter les encombrements sur le marché et les baisses désastreuses qui en sont le résultat fatal. Chaque membre du comité national ou des comités d'Etats et de comtés est revêtu d'un pouvoir suffisant pour maintenir en vigueur la règle établie.

Il va sans dire que la Convention recommande de consacrer les terres qui ne produisent plus de coton à des cultures variées, telles que maïs, pois, trèfle, sorgho, pommes de terre—produits qui sont d'un excellent rapport et dont le principal avantage est de permettre à la ferme de vivre de ses propres produits et de ne pas attendre sa subsistance du dehors. Le comité de rédaction du rapport va même plus loin dans ses recommandations. Il regrette de ne pouvoir demander une réduction de 50 pour cent sur la culture du coton. Cela viendra peut-être plus tard ; mais il se contente pour le moment d'une diminution de 25 pour cent.

C'est égal, l'essentiel est fait. Voici enfin la production du coton réglée d'une façon régulière, tout au moins en ce qui concerne les Etats-Unis, et l'on peut espérer pouvoir échapper désormais aux crises qui ont affligé cette industrie et aux baisses effroyables qui l'ont ruinée. On ne peut assez féliciter la Convention de l'immense service qu'elle rend aux Etats du Sud.

La situation de la prime à Washington.

L'arrêt rendu par la Cour d'Appel de District de Colombie contre la Compagnie Miles, qui demandait que l'on enjoignît au secrétaire Carlisle de prendre les mesures nécessaires pour payer la prime de 1894, a produit un effet déplorable sur le Congrès. On sait, en effet, que cette prime n'a été abolie que fort tard dans l'année, alors que presque tous les travaux et toutes les dépenses de la culture de cette même année avaient été déjà effectués, sur la foi d'une indemnité due en vertu d'une loi restée nécessairement en vigueur jusqu'au jour et à l'heure de son abrogation ; autrement le bill du tarif Wilson prendrait un caractère de rétroactivité que répudient toutes les législations des temps modernes.

Quoi qu'il en soit, cette décision a ébranlé bien des esprits parmi les partisans de la prime de l'an dernier. Ils hésitent, ils s'excusent. Il est fort probable que nos planteurs ont perdu, depuis quelques jours, bien des soutiens dans les deux Chambres du Congrès et, surtout, dans le comité des allocations. Certaines personnes, ici même, considèrent la situation comme désespérée.

On sait que le gouverneur Foster est parti pour Washington où il est arrivé, à l'heure qu'il est. Il fallait qu'il crût que la prime était bien en danger, pour se déterminer à quitter son poste et à s'en aller plaider lui-même la cause de nos planteurs en détresse. Que résultera-t-il de cette démarche ? nous l'ignorons. Sa présence, sa parole, l'ardeur qu'il mettra infailliblement à défendre une cause qui, nous le savons, lui est chère, agira peut-être sur les esprits et les déterminera à venir au secours de braves gens qui n'ont d'autre crime à se reprocher, que d'avoir cru à la bonne foi de ceux qui leur ont fait un aussi perfide présent.

Représentation de l'Union Française.

Nous avons, dans notre dernier article, promis à nos lecteurs des détails sur le programme de cette représentation. Nous allons tenir notre promesse.

D'abord, signalons, comme pièce de résistance, le charmant et sémillant opéra comique d'Adam : "*Si J'étais Roi*", que, depuis plusieurs années, on ne nous a pas donné le plaisir d'entendre.

Voilà une de ces œuvres qui restent au répertoire, que l'on revoit toujours avec bonheur, et dont on garde un très agréable souvenir.

C'est de la vraie musique de maître, que le théâtre français compte parmi ses joyaux et que l'on qualifie, sans exagération, de chef-d'œuvre.

Puis vient, en second lieu, "*Le Portrait de Manon*," encore un opéra-comique de Massenet, où se trouve le beau talent du maestro, et qui, outre ses séductions, a pour nous l'indiscutable avantage de n'avoir jamais été joué sur notre théâtre.

C'est donc là une nouveauté, une création dans notre milieu, dont le public saura gré à la direction de l'Opéra, et à laquelle il voudra se porter en foule.

Mais ce n'est pas tout ; entre ces deux pièces, on intercalera un intermède,—tout un concert,—qui, à lui seul, eut été un spectacle suffisant. Ce sont les principaux artistes de l'Opéra qui en seront les exécutants.

Nous y voyons, en effet, figurer MM. Aussy pour un *Grand Air*, Soum pour *le Ponton*, pastorale en patois de Provence, Chavaroche pour *Le Cor*, Guillien pour *Les Enfants de Massenet*; Mme Laville pour *une Mélodie* nouvelle, Mme Dargissonne pour *les Pioupious*, Mlle Mourawieff, pour *Les Clochettes de Lakmé*, Mlle St-Laurent pour *Le Bébé Cassé*.... Une véritable avalanche d'attractions, la plupart nouvelles, n'ayant jamais été entendues à la Nouvelle-Orléans.

La spectacle, comme on voit, est très corsé, très varié ; il réunit tous les éléments d'une soirée de gala ; il est de nature à attirer la foule.

Mais pour attirer la foule, il est une autre raison non moins sérieuse : nous voulons parler de l'œuvre de charité qui est au fond de cet amusement.

On ouvre de fleurs une bonne action, et l'on aboutit au bien par le plaisir.... N'est ce point le meilleur moyen d'obtenir le concours de tout le monde ?

Mais nous nous adressons plus particulièrement à la population de langue française qui n'a en qu'à se louer des procédés de l'Union Française à son égard. Cette Société lui offre l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance, et nous sommes convaincus qu'elle y répondra.

Nous faisons aussi appel à la colonie française, à laquelle nous n'avons pas besoin d'expliquer les titres de l'Union à ses sympathies.

Enfin, le grand public, qui veut assister à une Soirée ravissante, ne restera pas sourd à nos exhortations,—ou mieux encore, aux attraits du programme.

Que chacun se prépare. A partir de jeudi, 17 de ce mois, on pourra s'adresser, pour les places réservées, à M. H. Damiens, contrôleur de l'Opéra, chez Werlein, No 135, rue du Canal.

Les membres de la Société sont priés de s'adresser, dès à présent, pour des cartes, à M. Antoine Castel, trésorier, coin Dumaine et Royale.

Le tour du monde avec 5 centimes !

Nous avons parlé, il y a quelques jours, de deux jeunes gens anglais, journalistes de profession, MM. Edwin R. Londen et Herbert Field qui, ayant quitté leur patrie sans un penny dans leur poche, se proposaient de faire le tour du monde, à pied, en gagnant leur vie durant tout le voyage. La tentative ne manquait pas d'originalité, il faut l'avouer, et M. Zola a dû regretter vivement de n'avoir pas eu cette idée. Un tel voyage, dans de telles conditions, eût été beaucoup plus intéressant que sa banale excursion à Rome.

Voici maintenant qu'une jeune Américaine, et nous en avons parlé aussi, a entrepris d'accomplir la même prouesse que MM. Londen et Field, mais, plus pratique et plus "dix-neuf cent" que ses "competitors" du sexe laid, elle a voulu que la bicyclette fût de la fête. C'est ainsi qu'elle quitta Boston, sa ville natale, le 25 juin dernier, pour pédaler bravement de l'avant et tenter l'inconnu et le sort.

Au départ, UN SOU composait tout son avoir et nombreuses étaient les épreuves qui l'attendaient, sans l'effrayer toutefois.

Ses aventures !.... Il nous faudrait un livre entier pour les raconter ! Attaquée par un nègre sur une voie de chemin de fer où elle s'était engagée à vélo et renversée au travers des rails au moment où un train rapide s'avançait à une vitesse phénoménale, c'est véritablement par miracle qu'elle a échappé à une mort terrible — en opérant le sauvetage de sa machine !....

Cependant la bicyclette à laquelle miss Londonderry avait confié sa destinée n'était, pour s'expliquer poétiquement, qu'un vulgaire clou, et l'intrépide velocewoman, en atteignant Chicago, se trouva à ce point déconcertée et découragée qu'elle voulait abandonner son projet et rebrousser chemin.

D'ailleurs, elle avait dû, pour vivre, travailler très durement, pendant cette première partie de son voyage, et, fatiguée physiquement et moralement, vaincue, elle ne demandait qu'à se rendre.

Mais la Providence veillait sur elle : un constructeur de vélocipèdes lui offrit une bonne bicyclette et la vaillante cycliste reprit sa route, pleine d'espoir, pour se diriger cette fois vers New-York.

Là, elle s'embarqua à bord de *la Touraine*, à destination du Havre, et la traversée fut bonne, très agréable, Miss Londonderry ayant pu "se payer"—c'est son mot—un billet de première classe, grâce aux différents travaux mieux rétribués qu'elle avait effectués dans la cité yankee.

Lorsque l'Américaine mit le pied sur la terre de France, son budget, fort modeste, s'élevait—on s'était abaissé, plutôt—à la somme de 50 francs, et c'est avec cette fortune qu'elle fit son entrée à Paris, la célèbre ville où son compatriote Zimmerman, s'était illustré peu de temps auparavant. Elle ne devait pas, hélas ! y gagner comme lui des cinquante mille francs en quelques coups de pédales, puisque, le lendemain même de son arrivée dans nos murs, elle se laissait voler trente francs par un audacieux et adroit filou.

Depuis, miss Londonderry a été reçue dans la meilleure société parisienne, la princesse Marie Gortchacow a donné une matinée en son honneur et des propositions très avantageuses—déclinées du reste—lui ont été faites par le directeur d'un de nos plus importants music halls.

Cette petite femme, qui n'est âgée que de vingt trois années, a vivement excité la curiosité générale.

Au Salon du Cycle, où elle était employée par l'administration, elle ne tarda pas à devenir une des attractions de l'exposition. Hommes, les yeux vifs, le teint brun, bronzé, la figure osseuse et énergique, avec sa chevelure noire et son chapeau bien américain, sous lequel apparaît une tête que ne désavouerait pas une Chinoise, elle est vraiment typique, caractéristique et digne de l'attention dont elle a été entourée.

Son accoutrement ne manque pas de cocasserie non plus : le costume masculin (rationnel, si vous préférez), qu'elle porte allègrement, est recouvert de réclames diverses, cousues aux manches et aux genoux.

Intelligente, instruite, miss Annie collabore à plus de vingt revues et journaux américains, auxquels elle a déjà envoyé plusieurs articles sur la capitale française, décrivant nos musées, nos monuments, la façon dont elle a été accueillie ici, racontant avec verve les joies fugitives et les déboires passagers de sa vie nomade.

Si miss Londonderry, ainsi qu'en le lui souhaite de tout cœur, parvient à remplir en moins de seize mois le programme qu'elle s'est imposé, elle touchera, en rentrant à Boston, la gentille somme de cinq mille dollars (25,000 francs), enjeu du pari qu'elle a engagé avec deux jeunes gens de là bas. Ce sera sa récompense, avec un peu de gloire bien gagnée.

Voyageurs arrivés à l'Hôtel Cosmopolitain.

J C Williams, Ste-Marie, Lne ; W McMannis, St-Louis, Mo ; S C Barnhill, H J Kleiu, New York ; V Shaw Kennedy et famille, Chicago ; W J Shaw, Mississippi ; H E Manu et femme, P T Thômas et femme, St-Louis, Mo ; Jas Hall et famille, Chicago, Ill ; E P Sumner et femme, Minneapolis ; Thos Adams, New York ; Peter Peterson et femme, St-Louis ; H A Allen et femme, New York ; T H Fell et femme, Richmond, Vie ; Chas Chambers, New York ; A E Arkoff, A Bany ; Thos E Bennett, Memphis ; A M Hart, F G Blake, ville ; S C Wilber, New York ; F M Jackson, Theo Strehle, Brookwood, Ala ; W Fuler, Atlanta, Geo ; J W Richardson, Mme Richardson, Mme Griffin, Mlle May Lane, Lapton, Ill ; J H Scott, J B Lyon, Chicago ; D Scelhart, Cleveland ; H Gager, Howard Fairweather, New York ; J H Ralph Aurora, Ill ; Albert E Daves, Troy, N Y.

Entendu dans la rue :

—Qu'est-ce que c'est, m'ame Chapuzot, cette musique triste qu'on joue aux enterrements ?

—Je vas vous dire, c'est des chants léthargiques.

EN VACANCES.

(*Suite.*)

J'ai tu indirectement maille à partir avec les autorités genevoises ; voici à quelle occasion. A Genève, comme dans la plupart des villes d'Europe, il est défendu de rien jeter par les croisées ; ce que j'approuve beaucoup, ayant conservé un souvenir fâcheux du contenu de certain baquet d'eau de savon et de brique lancé, un jour de Pâques, par dessus un balcon et dont les éclaboussures ont fort endommagé un beau chapeau neuf porté ce jour-là pour la première fois. Revenons à Genève. Après avoir eu soin de s'assurer qu'il ne passait personne, Berthe, après avoir bu, a jeté dans la rue les quelques gouttes d'eau qui restaient au fond de son verre. Malheureusement, au même instant, une dame allemande, notre voisine, lançait sur le trottoir le contenu de son filtre à café. De là, pourparler entre un sergent de ville, témoin du double méfait, et Antoinette, notre femme de chambre, qui nous défend d'abord, et finit par venir me réclamer dix francs pour le café lancé par la voisine. Je proteste avec une légitime indignation contre cet abus de pouvoir. Le gardien de la paix se retire pour reparaître le lendemain, muni d'un morceau de papier, ordonnant le paiement de cinq francs à un juge quelconque pour avoir enfreint la loi. J'expédie Antoinette qui parlemente avec l'autorité, ne paye que trois francs et, avec ma permission, met le reste dans sa poche. Antoinette est une très jolie fille, très honnête, dont les parents ont une certaine aisance et lui ont fait donner de l'éducation. Elle n'aime pas le travail des champs, et a préféré venir gagner de l'argent à Genève. Elle a, dans la montagne, un amoureux qu'elle ne trouve pas trop mal ; mais elle a des économies et elle craint que l'amoureux, transformé en mari, ne dépense tout son argent ailleurs qu'à la maison, et ne s'avise de la battre si elle trouve à redire à ce procédé. Somme toute, elle croit qu'elle fera bien de s'abstenir du mariage. Quand elle aura gagné assez d'argent chez Mme Heuzinger, elle achètera un fonds de commerce et s'établira à la Corraterie, à moins que je ne consente à l'emmener en Amérique ; elle est toute disposée à me suivre ; elle m'est attachée et serait (surtout) ravie de voir le pays des dollars. Cette petite m'amuse, je la fais souvent causer. Elle me raconte les coutumes de son pays ; comment auprès d'un moribond on appelle deux enveloppeuses qui doivent hériter de ses dépouilles. Elles arrivent munies d'un cierge, d'eau bénite et d'un linceul. Dès que le malheureux a passé de vie à trépas, elles se hâtent de le coudre dans son linceul, et, dans leur empressement à hériter elles devancent parfois le moment fatal. Ainsi, me dit Antoinette, il est arrivé, il n'y a pas bien longtemps, qu'une jeune fille, déjà cousue est revenue à la vie, à la grande joie de ses parents et de celui qu'elle allait épouser.

L'honneur de creuser la fosse du défunt revient à deux de ses voisins ; quatre autres le portent sur leurs épaules ; tout le village assiste à l'enterrement. Au retour de l'église, si la famille est riche, tous les invités boivent *à la mémoire de l'inhumé, à la santé de ceux qui restent à la terre*. Chaque dimanche, pendant un mois, on dépose sur la tombe un pain de quatre livres et une bouteille de vin destinés au curé.

Quand un jeune homme est sûr de l'amour de celle qu'il désire épouser, il invite au cabaret son futur beau père, fait sa demande et donne quelquefois ses arrhes. Le samedi suivant, toute la famille se réunit en un repas de fiançailles où le jour du mariage est fixé. La veille de ce grand jour, nouveau repas chez le père de la future. Au moment de se mettre à table, le fiancé demande sa fiancée ; on lui répond qu'elle a disparu. Alors il appelle le ménétrier et se met à la recherche de la jeune fille accompagné du garçon d'honneur et des jeunes gens de la famille. Aussitôt qu'il l'a découverte, tout le monde pousse des cris de joie, tout le monde l'environne, la ramène triomphalement, puis on se met à table, mais la fiancée n'y paraît qu'au dessert. Le lendemain, chaque convié attache à sa boutonnière une branche de laurier ou de romarin, et va chercher la fiancée qui, conduite par le parent le plus proche de son mari, chemine avec gravité le chez elle au domicile où l'attend sa belle-mère. Au seuil de la porte se trouve un balai qu'elle a bien soin de relever, ce qui prouve qu'elle sera une excellente ménagère. La belle-mère lui jette alors sur la tête une poignée de blé, emblème des vœux qu'elle fait pour la prospérité des jeunes mariés, tandis qu'un garçon du village agite une longue quenouille à laquelle ses camarades en aient de mettre le feu en tirant des coups de pistolet. Une combustion rapide est d'un heureux présage. Au repas, les mariés vont chercher un gâteau orné d'une branche de laurier et l'offrent à la jeune fille qu'ils désirent favoriser, car immanquablement elle trouve un mari dans l'année. La quête des pauvres se fait au dessert par un jeune homme vêtu de blanc. En certaines vallées où les cabarets sont rares, le jeune homme se présente chez les parents de la jeune fille, accompagné de son plus intime ami ; s'il ne convient pas, les parents ôtent du feu un tison qu'ils placent perpendiculairement au fond de la cheminée. Le candidat n'en demande pas davantage et se retire sans autre explication.

Nous avons décidé pour le lendemain une excursion à la montagne de la Faucille. Nous partons allègrement à 7 heures du matin après un léger déjeûner et, sur la place des 22 Cantons, nous prenons le tramway qui s'arrête à Ferney. Nous montons dans une espèce de char-à-bancs qui accomplit deux fois le trajet de Ferney à Gex et vice versa. La voiture roule sous une large allée de peupliers à travers lesquels on aperçoit des fermes bien aménagées. A onze heures, arrivée à Gex. Un escalier creusé dans la pierre aboutit à une place ombragée d'arbres énormes dont le feuillage épais forme au dessus de nos têtes un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Un des larges bancs de pierre établis sous ces arbres nous sert à la fois de siège et de table. Nous y étalons les provisions apportées de Genève, et nous faisons en vue du lac Léman, un repas délicieux arrosé de l'eau pure comme le cristal que nous allons nous-mêmes chercher à la fontaine ornant l'entrée de la place, après quoi nous pensons à l'ascension projetée.

Le col de la Faucille constitue l'échancrure la plus visible de la chaîne du Jura dans le voisinage de Genève. C'est là que passaient jadis les diligences faisant le service de Paris à Genève et le tableau qui s'offre subitement aux voyageurs en arrivant au col était justement célèbre. Une belle route en lacet monte en trois heures au sommet de la montagne après avoir passé devant la fontaine Napoléon.

Mais les gens du pays nous ont indiqué un sentier qui raccourcit la route d'une heure. Après y avoir cheminé quelque temps, nous craignons de nous égarer et reprenons la route départementale qui du reste, est admirable et parfaitement entretenue. Ah ! si les rues de la Nouvelle-Orléans dont le nettoyage (!!) coûte si cher aux malheureux contribuables, taillables et corvéables à merci de par le Conseil municipal, si ces pauvres rues étaient de moitié aussi propres qu'un grand chemin ou que les rues d'un village d'Europe !... Mais ceci est un rêve, irréalisable, paraît-il, de plus une digression dont je demande bien pardon au lecteur et je reviens à notre excursion.

De temps en temps, faisant l'école buissonnière, nous nous écartons pour cueillir des fleurs, ou bien nous nous asseyons au pied d'un arbre dont les racines séculaires sortent de terre, et nous servent de siège ; nous laissons passer de grands chariots attelés de six bœufs à la robe rousse ou brune, aux cornes recourbées, à l'allure paisible et grave, et chargés d'arbres entiers abattus dans la forêt à quelque distance. L'air vif et pur des régions alpestres dissipe toute fatigue ; nous recommençons à gravir la route escarpée qui serpente aux flancs de la montagne, nous arrivons enfin au but de notre excursion, jouissant avec bonheur du spectacle qui s'offre à nos yeux.

Au premier plan au-dessous de nous un peu à notre droite, un bassin tapissé de verdure parsemé de chaumières sur le toit desquelles ont poussé des fleurs et des feuilles. Sur le penchant de la montagne de jolies maisonnettes couvertes en ardoises, construites près des ruisseaux qui coulent entre les arbres. Çà et là, de belles vaches paissant l'herbe fine et drue, font à chacun de leurs mouvements retentir l'air du son mélancolique et argentin de leurs clochettes, seul bruit qui monte à nous dans cette solitude. A nos pieds, la petite ville de Gex avec ses gracieuses ondulations de terrain. A notre droite et à notre gauche, la chaîne du Jura ; en face, les Alpes, leur monarque le Mont Blanc avec son impérissable diadème de neiges que le soleil parsème de diamants. Tout en bas, le lac, masse azurée, tranche avec le bleu turquoise du firmament doux et moëlleux à l'œil. Une lumière argentée, reflet des hautes glaciers éclaire, enveloppe tout. Que c'est beau la lumière !

Que la privation m'en serait cruelle !

J'aime le soleil, cette ombre de la splendeur de Dieu, comme j'aime la mer, cette faible image de sa puissance, de son éternité.

Chargés de fleurs, nous descendons la montagne. Je me rappelle avec satisfaction la ferme où l'on nous a donné des renseignements ; sa basse cour bien peuplée me semble pleine de promesses pour notre appétit. J'ai remarqué de plus qu'on a dû procéder au meurtre de l'un des frères de l'animal légendaire qui accompagnait St-Antoine. M'introduisant dans la cuisine, je demande à la fermière s'il lui serait possible de nous donner une omelette au lard et un petit poulet rôti. Oui, c'est très possible. La brave femme envoie chercher au poulailler des œufs pondus le jour même. Nous nous rendons dans la salle basse où l'on dresse notre couvert, et, au bout d'un quart d'heure, une magnifique omelette fait son apparition portée par une des filles de notre hôtesse, tandis que l'autre tient d'une main un pain de sarrasin, de l'autre une bouteille de vin. L'omelette est véritablement exquise, nous la dévorons en un clin d'œil ; la moitié du poulet a le même sort. Le vin est de la piquette, peu importe. Nous sommes enchantées de ce repas pris dans la même salle que de braves paysans du pays discutant sur le prix des denrées vendues au marché. Nous descendons la rue principale de Gex.

Nous entendons derrière une muraille des sons d'une musique religieuse ; nous pénétrons dans une cour assez vaste et nous nous trouvons devant la porte d'une chapelle ; nous entrons et nous nous agenouillons. De fraîches voix de jeunes filles guidées par des Sœurs de Charité, chantent le *Tantum ergo*. A l'autel est un vénérable prêtre dont la chevelure blanche comme la neige de ses montagnes entoure d'une auréole son visage empreint de bonté. Il soulève l'ostensoir de ses mains que l'âge a rendues légèrement tremblantes et nous bénit. Cette bénédiction doit porter bonheur.

Nous gagnons l'omnibus qui vient d'arriver et va repartir, et refaisons en sens inverse la route du matin. L'air est toujours pur, le soleil dore encore les sommets ; peu à peu il disparaît derrière les hautes cimes, enveloppées d'une vapeur violette qui finit par l'effacer entièrement ; les peupliers allongent sur la route une ombre démesurée. Nous arrivons à Genève à huit heures, et trouvons un bon souper que Mme Heuzinger nous a gardé en dépit de ses règlements.

GUY DE MORANT.

(*La fin à dimanche prochain.*)

THEATRES.

Opéra Français.— Nous venons d'assister à une grande partie de la représentation du "Roi d'Ys". Nous n'avons que des éloges à adresser aux artistes qui étaient chargés d'interpréter cette œuvre, très méritante, assurément, de Lalo. Mais par ce temps de dénigrement systématique des chefs-d'œuvre inimitables qui ont fondé le véritable drame lyrique et en ont fait la gloire, nous ne cesserons de protester contre le dédain dont sont devenus l'objet aujourd'hui les opéras de Bellini, de Rossini, de Meyerbeer.

Les grandissimes compositeurs de notre époque ne sont que des pygmées auprès de ces colosses que l'on appelle Rossini, Meyerbeer, Mozart, Gluck et même Rameau.

On reproche à ces compositeurs, trop négligés pendant leur vie, mais illustres après leur mort, l'absence ou la faiblesse de leur orchestration. Mais comment en auraient-ils fait usage, alors qu'elle n'existait pas, ou que l'on n'avait pas encore appris à s'en servir.

Les progrès vrais qu'prétendus de la musique moderne ne sont que l'œuvre de la Lutherie moderne.

Retirez des prétendus chefs-d'œuvre actuels les ressources des instruments de cuivre, que restera-t-il ? Rien, absolument rien qu'une insipide et monotone mélopée qui vous ennuie, quand elle ne vous endort pas.

Loin de nous d'attaquer l'œuvre de Lalo. Malgré les erreurs instrumentales qui y fourmillent, on y retrouve le bon sens de l'esprit français, qui n'a pas encore abdiqué ; mais c'est un blasphème que de comparer de pareilles œuvres aux conceptions géniales de Rossini et de Meyerbeer.

On donne justement, aujourd'hui, en matinée, l'œuvre qui a commencé la renommée du maître des maîtres, "Robert le Diable", de Meyerbeer, allez l'entendre et dites s'il ne règne pas à travers toute cette composition un souffle d'inspiration que vous ne trouvez plus dans les compositeurs de notre époque.

Aujourd'hui, à midi et demi, "Robert le Diable," avec MM. Aussy, Chavaroche et Mmes Laville et Darcy. Il y aura foule assurément et nous nous attendons à voir flamboyer, avant midi, la bienheureuse pancarte : "Standing room only."

Ce soir, "Rigoletto," avec "La Femme à Pepa ;" rien que cela s'il vous plaît, et avec des prix d'admission qui forcent le public à se demander comment la direction peut-elle tirer d'affaire.

Mardi, au bénéfice du chef-d'orchestre M. Gérard de Swert et de M. Cazelles, régisseur général, la deuxième représentation de "Richard III". Ils ont puissamment contribué à rendre cette œuvre intelligible et agréable, dès la première audition.

Mercredi, "Les Huguenots" au bénéfice d'une œuvre recommandable entre toutes, l'Hôpital des Yeux, de la Gorge, du Nez et des Oreilles.

St-Charles. — Ce soir, première représentation de "A Bunch of Keys," une des comédies chantantes les plus populaires qu'il y ait en ce moment ; des situations très drôles, très amusantes ; des danses extrêmement attrayantes par de jolies femmes, bien faites et ayant du jarret, qualité peu commune par le temps qui court, où tout le monde se croit capable de tout, sans avoir rien appris. Nous rendrons compte de ce début.

Grand Opera House.—Ce soir, première apparition de M. Richard Mansfield dans le "Dr Jekill et M. Hyde."

On le dit charmant dans cette pièce, mais c'est dans "Napoléon Bonaparte" qu'il faut l'apprécier. Ceux qui l'ont vu dans ce rôle font de lui le plus grand éloge

Nous nous ferons un devoir de parler de M. Mansfield, dans notre prochain numéro.

Académie de Musique. — A notre grand regret, Mlle Rhea est partie. Ce qui nous en console, c'est l'arrivée d'une compagnie qui reproduit les scènes les plus populaires des Casinos de New-York.

La pièce est intitulée "The Passing Show". Ce titre indique assez clairement ce que l'on doit y trouver : musique, ballet, grand opéra, opéra comique, opérette ; tout cela, et bien d'autres choses encore, ici apprêté par des artistes et des chanteurs de valeur. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cet intéressant sujet après avoir entendu et vu de nos propres yeux et de nos propres oreilles.

Wombwells et ses animaux savants. — Il y a, en ce moment, au Lee Circle une grande exhibition d'animaux savants qui attire, matin et soir, l'élite de la population de la Nouvelle-Orléans.

Aujourd'hui Dimanche, changement de spectacle ; apparition de Samson, l'homme le plus fort qui existe, le seul rival de Sandow qui a fait ici récemment une si grande sensation.

Deux représentations, matin et soir.

Demain, lundi, exhibition de l'étonnant taureau sacré et tatoué de Birmanie.

Prix d'entrée 75 cents ; 10 cents pour les enfants.

Tout le monde assistera à cet intéressant spectacle.

Venant d'être Reçu :

Nouvelles Nattes de Chine et du Japon
A 10 sous et davantage.

Nattes de Belles Qualités
Posées à 15 sous.

Nattes de Splendides Qualités
Posées à 20 sous.

Linoléum
A 45 sous.

Corticene Anglais
Carrés artistiques de toute grandeur, à très bon marché.

Charmantes Descentes de Lit Mioto.

Moquettes
A $1.00.

Axminsters
A $1.20.

Bruxelles
A 50 sous et davantage.

Stores de Fenêtres
A 50 Sous et davantage.

Superbes Marchandises pour Rideaux et Meubles.

A. Brousseau Fils

23 et 25 rue de Chartres.
13 jan—1f

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin se ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, Esplanade
1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

LIQUIDATION! LIQUIDATION!!
$150,000 DE TAPIS,
NATTES,
DESCENTES DE LIT,
ET PAPIERS PEINTS,
Seront vendus au prix coûtant et au-dessous du prix coûtant, par
LEOPOLD LEVY,
No 133 RUE DU CANAL,
Pour Cause de Changement de Local.

AMUSEMENTS

THEATRE DE L'OPERA.
A la matinée du dimanche.
ROBERT LE DIABLE.
Le soir,
Rigoletto
ET
La Femme à Papa.
Mardi, deuxième représentation de Richard III, au bénéfice de M. de Swert, chef d'orchestre, et de M. Cazelles, régisseur.
13 janv—1f

GRAND OPERA HOUSE.
Semaine commençant dimanche, 13 janvier,
Mr RICHARD MANSFIELD
Représentant Dimanche, Dr Jekyll & Mr Hyde ; Lundi, Samedi en matinée et soir, Napoléon Bonaparte ; Mardi, Arms and the Man ; Mercredi en matinée et Vendredi soir, Beau Brummell ; Mercredi soir, Scarlet Letter ; Jeudi, A Parisian Romance. 13 jan—1f

WOMBWELL'S.
Les animaux sauvages dressés sont maintenant la sensation de la ville au Lee Circle, tous les jours, à 2 et 8 heures P. M. L'élite de la société de la Nouvelle-Orléans s'y donne rendez-vous à chacune de ses exhibitions. Dimanche, 13 janvier, changement de programme. Samson, l'homme le plus fort de la terre, le rival de Sandow ; deux exhibitions pour la presse et le public.
Lundi, engagement spécial du MERVEILLEUX TAUREAU SACRÉ TATOUÉ de Burmah. La plus grande nouveauté qui ait jamais exhibée. Pas d'augmentation de prix d'entrée, qui est de 25 sous ; enfants, 10 sous.
13 jan—1f

Société de l'Orphelinat Français—"N. Girod".
—AVIS.—
Messieurs les Sociétaires sont prévenus que l'Assemblée Générale pour les élections de quatre administrateurs pour l'exercice 1895, aura lieu le DIMANCHE, 20 courant, à la Salle de l'Union Française rue des Remparts. Le scrutin sera ouvert de 3 à 6 h.
Le Président, G. B. D'ANGLADE.
C ANDREE, Secrétaire.
13 janv—13 17 20

Société Française du 14 Juillet.
Les membres de la Société sont prévenus que les élections de la dite Société auront lieu au scrutin de liste à la salle de l'Orphéon Français, dimanche, 13 janvier, de midi à 5 heures.
La séance régulière suivra immédiatement le dépouillement du scrutin.
Par ordre du Président.
Le Secrétaire, ROMAIN SENAC.
EMILE SERRE. 12 jan—2f

Aux Acquéreurs de Privilèges et Musique.
La "Société Union Espagnole de B. M." donnera un bal, SAMEDI, 19 JANVIER, à la salle Portugaise, et tous ceux qui désirent acheter les privilèges, doivent envoyer leurs propositions sous enveloppe jusqu'à dimanche, 13 janvier, à 10 A. M., au salon, coin Dumaine et St Claude. Les propositions pour fournir la musique seront aussi reçues aux mêmes endroit et heure.
J. C. FERNANDEZ, Secrétaire. J. VENTA, Président.
13 jan—2f

Avis aux Contribuables.
Le soussigné informe ses clients et le public qu'il s'occupe de prendre des affidavits pour le paiement des licences et de remplir les retours d'assessement.
F. D. CHARBONNET, Notaire,
606 Gravier, coin Camp, N. O.
13 janv—3t—DimMav

Compagnie de l'Hôtel St-Charles.
Nouvelle-Orléans, 13 Janvier 1895.
L'élection annuelle de cinq directeurs devant servir pendant l'année courante, aura lieu le LUNDI, 21 Janvier pro hain, de midi à deux heures P. M., au bureau de MM. Hyams, Moore & Wheeler, No 63 rue Carondelet.
JOHN KILSHAW, Secrétaire.
13 janv—au 20

AMUSEMENTS.

THEATRE ST-CHARLES
CE SOIR, ET TOUTE LA SEMAINE.
Matinées mardi, jeudi et samedi.
A midi.
Le plus beau, le plus joli le plus risible de tous.
A BUNCH OF KEYS.
de Hoyt.
On "The Hotel Polished up to Date"
Ada Bothner comme T ddy ; Chas W. Bowser, comme Snaggs et une splendide distribution.
La semaine prochaine—"The Prodigal Father."
14 janv—1f

ACADEMIE DE MUSIQUE.
Ce soir et toute la semaine.
Matinées Mercredi et Samedi à 1 heure.
La production supérieure de Canary et Lederer,
THE PASSING SHOW !
Directement du Casino de New-York.
Semaine prochaine—SOL SMITH RUSSEL.
13 jan—1f

GRAND BAL PARE,
DONNÉ PAR LA
Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle,
Le samedi 26 janvier 1895,
A LA SALLE DES ODD FELLOWS,
Rue du Camp, en face la place Lafayette.
Messieurs les sociétaires recevront chacun une carte d'